

# Madame, votre sexe... Les auteurs de manuels et les femmes écrivains

Chantal Théry

Volume 14, numéro 3, décembre 1981

Didactique et littérature dans les collèges classiques du Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500557ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500557ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Théry, C. (1981). Madame, votre sexe... Les auteurs de manuels et les femmes écrivains. *Études littéraires*, 14(3), 509–525. <https://doi.org/10.7202/500557ar>

# MADAME, VOTRE SEXE...

## LES AUTEURS DE MANUELS ET LES FEMMES ÉCRIVAINS

---

*chantal théry*

---

À Marguerite Yourcenar, première femme admise à l'Académie Française, Jean d'Ormesson répondait :

**Nous vous aurions élue aussi — et peut-être, je l'avoue, plus aisément et plus vite — si vous étiez un homme. [...] C'est plutôt à nous de vous remercier, non pas de l'accident de votre sexe, mais de la fermeté de votre écriture et de la hauteur de votre pensée. [...] le mot *écrivain* ne connaît pas de distinction de genre<sup>1</sup>.**

Les biographies des écrivains se divisent le plus souvent en « La vie-L'homme-L'œuvre », celles des écrivaines, en « La vie-L'œuvre ». Cette restriction indicielle trouve son écho dans cette réflexion de Christine de Pisan : dans le monde des Lettres « j'étais femme et je suis devenue homme<sup>2</sup> », et nous invite à cerner, à travers l'inventaire comparatif des investissements axiologiques à l'œuvre dans les biographies des écrivaines, ce que Benveniste nomme « l'intenté » des sujets d'énonciation<sup>3</sup> : les auteurs de manuels de littérature. De notre corpus qui comprend huit manuels, rédigés par dix auteurs masculins, et couvre près d'un siècle, nous ne retiendrons que les biographies des écrivaines du moyen âge au XIX<sup>e</sup> siècle, celles du XX<sup>e</sup> ne servant qu'à infirmer ou confirmer les constantes établies. Parmi les nombreuses citations à l'appui, les classes établies ne seront illustrées que par les plus représentatives. Dans le texte, pour plus d'économie, seules les citations en retrait seront paginées ; les noms des auteurs du corpus seront abrégés (entre parenthèses, la date de la première édition) : JMJA (1880) — Les Clercs de Saint-Viateur, CSV (1886) — Petit de Julleville, PJ (1895) — Doumic, DO (1902) — Faivre, FA (1911) — Calvet, CA (1920) — Castex et Surer, C&S (1946) — Lagarde et Michard, L&M (1953-1965)<sup>4</sup>.

## 1. Les conditions de l'écriture

### 1.1 *Origine et situation sociale*

Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les écrivaines sont issues, en majorité, de l'aristocratie : reines, marquises, baronnes, etc. Elles peuvent donc ainsi, selon l'expression de C. de Pisan, « recueillir quelques paillettes du trésor de science ». Les auteurs mettent tous l'accent sur « le milieu exceptionnellement favorable » qui permet à l'écrivaine de « développer les rares facultés de son esprit » (PJ, Mme de Staël). Privilège de classe longtemps maintenu par « la nécessité de proportionner l'instruction des jeunes filles à leur condition » (Fénelon). Le lien masculin est toujours retracé dans la parenté des écrivaines ; elles sont :

- la sœur            de François I<sup>er</sup> (Marguerite de Navarre)  
                         de Georges Scudéry (Madeleine de Scudéry)
- la fille            du ministre Necker (Mme de Staël)  
                         de Gaston d'Orléans (Mlle de Montpensier)
- la femme        du roi de Navarre (Marguerite d'Angoulême)  
                         de Scarron, « par son premier mariage », ou  
                         de Louis XIV, « par son second mariage » (Mme de Maintenon)
- la nièce          du poète Bertaud (Mme de Motteville)
- la petite-fille   d'Agrippa d'Aubigné (Mme de Maintenon)  
                         de sainte Françoise de Chantal (Mme de Sévigné)

Il s'agit, dans ce dernier exemple, d'une femme, mais... sainte, et, information non négligeable, de « la sublime amie de saint François de Sales » (CSV) ! Si ces précisions généalogiques s'expliquent par la plus grande source documentaire redevable à l'origine privilégiée de ces écrivaines, elles visent aussi à perpétuer les références constantes au milieu professionnel, au patrimoine, à la lignée du père. D'où aussi des précisions comme : « on la maria à », « à qui elle donnera x enfants », révélatrices du carcan social patriarcal.

### 1.2 *Les mères*

Les bonnes mères restent dans l'ombre du père, pour le meilleur et pour le pire : « Françoise d'Aubigné, fille de Constant d'Aubigné, [...] naquit à Niort, le 27 novembre 1635, dans la prison où son père était alors enfermé » (PJ). L'éducation assumée par la mère est toujours dépréciée : l'éducation de

Marguerite de Valois, « livrée aux femmes [...], avait été médiocrement soignée » (PJ) ; « Aurore Dupin, venue d'une famille irrégulière dont l'hérédité était trouble et chargée, s'éleva toute seule » (CA). L'hérédité est une des hypothèses critiques préférées de Calvet : l'influence négative, étrangement, se trouve presque toujours du côté maternel !

**Les Racine étaient doux, polis, timides, pieux ; les Sconin étaient ardents, jouisseurs et dominateurs : les tendances opposées des deux races s'unirent dans Jean Racine, et s'y combattirent souvent.**

**François-Marie Arouet [...] naquit à Paris le 21 novembre 1694, d'un père avisé et pratique et d'une mère frivole.**

### 1.3 *Filiation et éducation*

La filiation intellectuelle se faisant par le père (les pères des manuels étant souvent, de surcroît, les fils des Pères de l'Église), l'accès à la culture se conçoit pour les écrivaines comme une seconde naissance en quelque sorte... Père va de pair avec précepteur qui rime avec protecteur. Le père de C. de Pisan « devina bientôt sa rare intelligence et encouragea ses goûts studieux » (PJ) ; elle devint donc « fort savante et parlait latin aussi bien qu'homme d'église » (JMJA). Mme de Sévigné fut « dorlotée » par « le meilleur des hommes et le plus dévoué des tuteurs » et Mme de la Fayette dut « son goût des études précises et solides à ses excellents éducateurs, Ménage, Huet, Segrais » (CA). À bonne école, l'admiration, le respect et la reconnaissance des écrivaines vont à ces hommes qui leur ont octroyé la possibilité de « s'illustrer » dans la littérature : « Segrais, bel esprit et poète, rendait à Mme la Fayette le service de signer ses écrits comme il avait déjà signé ceux de Mademoiselle » (JMJA). Mme de Staël « idolâtrait son père » (JMJA, DO), Mme de Sévigné appelait son tuteur « le Bien-Bon » et les compétences des maîtres ne pourront plus être mises en doute grâce au prédicat affectivo-axiologique *excellent*, et ses variantes, sans lequel ils ne se déplaceront plus tout au long des 90 ans que couvre notre corpus ! Mme Geoffrin a pu « par son mariage avec cet excellent M. Geoffrin » (DO) subventionner l'Encyclopédie ; *excellent*, connotant la libéralité généreuse de Monsieur et la dépendance économique de Madame (Monsieur est « Bien-Bon »...). Dans le monde de la culture, peu de chaperons, la confiance règne ;

Mme de Staël dit : « Je ferais 500 lieues pour aller converser avec un homme de génie que je ne connaîtrais pas » (JMJA). La cérébralisation excessive de leurs filles incite toutefois les pères à les marier tôt.

#### 1.4 *La dénomination*

Les auteurs se servent très souvent du seul prénom de l'écrivaine : « Christine » (de Pisan) ; « Louise-Germaine » (Mme de Staël) ; « Marguerite », pour les contes trop licencieux de l'*Heptameron*, devient, pour les sujets mystiques, « la reine de Navarre » (PJ). Petit de Julleville nous laisse la surprise de ne trouver de Marot que le seul prénom, Clément, mais, précédé de « maître » ! Chez Doumic, Mademoiselle de Montpensier « souffre cruellement du rôle auquel se réduit Gaston, et dont elle sent toute l'indignité » (Gaston d'Orléans). Calvet signale que George Sand « a troqué son nom de femme et incidemment son costume, pour un nom et un costume masculins », et Lagarde et Michard, que « La jeune femme [...] doit aussi [à Jules Sandeau] le pseudonyme [...] que va illustrer une abondante production romanesque ». L'assertion de dépendance et d'une certaine passivité est claire. George Sand, « assagie », sera dépolitisée sous la périphrase de « bonne dame de Nohant » tout comme Voltaire dans « le patriarche de Ferney ». Ces étiquettes font partie d'une stratégie argumentative de récupération, comme les possessifs : « notre aimable correspondante » (Mme de Sévigné, JMJA), « notre Colette » (L&M), dont l'évidente fonction conative est d'établir un rapport de familiarité, voire de domestication, et de favoriser l'adhésion sympathique du lecteur. Les appellations de type prédicatif social comme « la marquise » connotent l'adéquation du sujet d'énonciation au milieu social évoqué. L'opération dénominative, jamais innocente, présuppose un rapport de force : supériorité, infériorité, égalité, familiarité ou non ; les auteurs en employant systématiquement le prénom des écrivaines présupposent sinon un rapport de familiarité, du moins un rapport de type parental, tutélaire, qui réaffirme la mise en tutelle de l'écrivaine. Parler aussi de « Ce cher Jean-Jacques », c'est le plus souvent se complaire à présenter Rousseau comme hypersensible, maladif, fragile. À l'encontre de son

protecteur masculin, « le prince Guillaume Longue-Épée », la première poétesse ne nous est connue que par son prénom et son pays : Marie... de France.

## **2. Pourquoi les femmes écrivent-elles ?**

### *2.1 L'écriture alimentaire*

C. de Pisan, Mmes de Sévigné, de Maintenon, de Motteville, Deshoulières, Delaunay, étaient orphelines puis veuves ; Mme de La Fayette, George Sand, séparées ; Mlle de Scudéry, « vieille-fille » (L&M), toutes sans protection paternelle ni maritale. L'idylle la plus connue de Mme Deshoulières est adressée à Louis XIV « pour recommander ses enfants devenus orphelins » (JMJA) et C. de Pisan « tira sa vie des ressources de sa plume » (DO).

### *2.2 L'écriture soulagement*

Mme de La Fayette « souffrit et se consola par le culte littéraire de l'honneur et de la vertu » et Christine de Pisan « éprouva peut-être quelque soulagement à raconter sa vie [...] et à défendre contre Jean de Meung l'honneur des femmes » (CA). L'axiologie positive de la thérapie est explicite. Si le mari n'est pas mort, c'est qu'il est négligent ! « Sévigné était une mauvaise tête, un Breton brutal et dissipé » (CA). « Mariée à un homme insignifiant, qui paraît l'avoir négligée beaucoup, [Mme de La Fayette] se fit une vie intellectuelle » (CA). L'honneur de l'Homme, protecteur et maître, est sauf.

### *2.3 L'écriture pulsionnelle*

Les auteurs nous présentent les femmes plus « écrivantes » qu'« écrivaines » par vocation et par métier : l'écriture comme « honnête passe-temps » plutôt que véritable travail textuel. De G. Sand, qui écrit pour vivre :

**Sa vie n'est plus qu'un prodigieux labeur d'écrivain. J'ai tort de dire labeur : elle s'est découvert, quand elle s'est mise à écrire, une inépuisable facilité [...] elle n'est que le spectateur et le rédacteur d'une action qui se développe en elle, sans elle, [...] toute soumise aux impulsions <sup>5</sup>.**

## 2.4 *L'écriture témoignage*

« Sentir, traduire et peindre », mais non créer, sont les talents concédés à l'écrivaine. Les auteurs valorisent surtout « le témoin bien placé » qui renseigne sur l'histoire, le milieu, les dialectes (« la saveur de terroir du parler berrichon »). Les trouvailles linguistiques ingénieuses des Précieuses ou de Mme de Sévigné sont très appréciées : « cet élément le plus jeune et le plus dynamique » (C&S), « ces gaillardises de langage » (FA) sont comme des libertés concédées, parce que procréatrices ! Hommage vite transgressé par la mauvaise foi de Calvet par exemple :

**L'influence mondaine, en imposant aux écrivains l'obligation de plaire à des femmes honnêtes et de culture superficielle, fit disparaître la grosslèreté du langage et des sentiments qui auraient choqué, et le pédantisme des allusions et des mots savants qui n'auraient pas été compris. La langue fut ainsi épurée et appauvrie et affadie (p. 210) <sup>6</sup>.**

## 3. Le style des écrivaines

De la superposition des biographies, les occurrences évaluatives du style les plus récurrentes sont : 1) le naturel, la simplicité (sans tours ni procédés) ; 2) la facilité ; 3) le charme (délicatesse, élégance, grâce) ; 4) la spontanéité (vif, rapide, lesté, brillant) ; 5) la sobriété (attique, mesuré, succinct) ; 6) la langue, correcte et pure ; 7) la fantaisie. Nous soulignerons plus loin l'ambivalence des critères du style qui apparaît ici dans le jugement de Doumic : « On y sent partout de l'improvisation, de là un naturel parfait » (Mme de Sévigné). Le style et le récit pèchent : 1) par manque de soin (exécutés trop vite, incorrects, rapidité fâcheuse) ; 2) de vigueur (sans force, sans solidité, sans nerf, sans relief) ; 3) d'originalité ; 4) de simplicité (étranges, artificiels, contournés).

### 3.1 *La composition*

Les auteurs estiment les écrivaines incapables de composer et d'équilibrer sérieusement leurs œuvres ; elles manquent de méthode, de plan, de technique, écrivent « comme à leur insu », « au hasard », portées par leur plume, avec négligence, improvisation. Doumic, qui traite ironiquement Mlle de Montpensier d'« Amazone », poussera la métaphore jusqu'à dire

qu'elle « chevauche à l'aventure entre ses phrases ». La critique de George Sand la plus négative vient de Calvet :

**[...] son art manque de solidité. On peut même dire qu'il n'existe pas. Jamais George Sand n'a dirigé et dominé son œuvre [...]. La vigueur de la composition et du style aurait pu la sauver ; mais George Sand ne compose pas, et, en un sens, n'écrit pas. [...] Elle n'hésite jamais, ne rature jamais. Sa facilité tient du prodige (p. 715).**

Solidité, vigueur, composition, travail, s'avèrent être des qualités masculines déniées aux écrivaines. Calvet s'est, de toute évidence, inspiré du jugement de G. Lanson : les auteurs se servent des manuels précédents comme matrice de départ, reprennent les mêmes citations, les tronquent, ajoutent des variantes, omettent de signaler leurs sources. Les citations apprises par des milliers d'étudiants acquièrent une sorte de vérité, autonome et atemporelle. Ce choix révèle « l'intenté » des auteurs qui reprennent avec délectation cette autre métaphore cavalière appliquée au style de Mme de Sévigné : « cette plume qui trotte avec une si aimable liberté, et a toujours la bride sur le cou », que l'on peut rapprocher de la formule de Doumic : « L'écrivain est véridique autant que la femme » (Mme de Motteville) ; si « le style, c'est l'homme », les auteurs évaluent le style des écrivaines en regard de leur plus ou moins fidèle adéquation aux rôles sociaux et aux stéréotypes ; « Mes pensées, mon encre, tout vole [...] ». Parfois même, [Mme de Sévigné] s'accuse de négligences » (FA).

La métaphore cavalière sera allégrement reprise tout au long de l'histoire de la littérature, révélant moins la paresse des auteurs et une critique figée qu'un schème de prédilection aux inférences idéologiques évidentes. Calvet, après Lanson, La Bruyère, Boileau, oppose le travail sérieux et la pénible recherche des écrivains à celui, « spontané » et « naturel », des écrivaines qui ont « d'heureux dons » mais qui ne savent ou ne peuvent pas toujours les exploiter ; La Bruyère, cité par Petit de Julleville, écrivait : « Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit ». « La vraie correction » dont il s'agit est celle de « l'intelligence du vrai génie de la langue » (PJ) ; d'un point de vue connotatif, l'adjectif *correctes* est ambigu. Dans cette subjectivité interprétative, le *si* se traduit par l'adverbe



affectivo-axiologique « malheureusement » et les modalisateurs « j'oserais », « quelques-unes », « peut-être », renforcent le doute quant à « l'intelligence » des écrivaines, imputant à la Nature un défaut, voulu et entretenu, de Culture. La nature, la spontanéité, la facilité, la nonchalance gracieuse du style, par magie et tactique argumentative, servent aussi bien à l'apologie qu'au dénigrement. Après examen, cette versatilité paradoxale s'exprime en deux métaphores : celle du fleuve et celle de la toilette.

### 3.2 *La métaphore fluviale*

Forts de l'autocritique de son style par Mme de Sévigné, les auteurs reprennent en chœur le thème de l'écrivaine qui « se laisse porter par sa plume » ; plume-pénis solide et maîtrisée opposée à la barque au fil de l'eau de l'écriture féminine. La facilité et la prolixité sont suggérées par la métaphore du fleuve qui « déborde », « ne sait où il va », sans direction, sans but, sans bornes, qui peut aussi être inversée et récupérée par la métaphore plus maternelle du « grand fleuve de lait qui s'épanche paisiblement et répand partout la fécondité » que l'on trouve chez Doumic, à propos de la période assagie et sereine de George Sand. « Dans la vieille intrigue romantique, elle versa les revendications républicaines et socialistes [...] les héros dans leurs nombreux discours avaient un thème de plus à développer » (CA). Déborder, verser, s'étaler, s'épancher, se répandre, etc., autant de verbes suggérant la liquidité, l'eau, le corps, faisant la jonction du lyrisme aux larmes<sup>7</sup>. Liquidité défensive opposée à solidité, menace et force. Fleuve et fécondité se rapportent aussi à... lit : Brantôme nous dit que Marguerite composa ses nouvelles « dans sa litière, en allant par pays. On s'en aperçoit aux négligences de la forme : la phrase très claire est lente, paresseuse ; mais cette nonchalance même en fait le charme » (DO). Les gravures des manuels représentent souvent Mme Récamier sur son sofa, Mme de Rambouillet assise sur son lit, Diane Chasserresse, nue, les Nymphes de la Fontaine des Innocents, l'Ève rampante — cueillant le fruit de la science — du portique de la cathédrale d'Autun, etc. ! Les écrivains, doctes et sérieux, sont en buste, en pied, cravatés. Prises dans le dilemme d'écrire « comme à

leur insu», de couler sans déborder, les femmes ont aussi celui de « plaire sans vanité ».

### 3.3 *La métaphore de la coquetterie*

La métaphore de « la plume qui fait toilette » confirme le rapprochement explicite du style et de l'œuvre au sexe. On doit moins envisager le sujet d'énonciation dans ce qu'il a d'individuel que comme produit collectif et déterminé, représentant et porte-parole d'un groupe social, d'une instance idéologico-institutionnelle. Ces sujets transindividuels que sont les auteurs de manuels scolaires, donnent à l'étudiant(e) docile, grâce aux chemins fléchés de l'énonciation de leur subjectivité discriminatoire, une image axiologiquement dévalorisante de la femme écrivaine qu'ils continuent à percevoir obstinément, moins sous l'angle objectif de son art que de son sexe et du stéréotype. « Le précieux n'est qu'un ruban de trop dans une toilette simple et élégante » (FA, Mme de Sévigné) :

[...] ce style simple est travaillé, il a fait toilette ; la marquise veut plaire et on ne plaît pas sans effort. [...] Ses lettres sont une fête perpétuelle ; on s'y abandonne sans inquiétude, parce que Mme de Sévigné est d'un commerce sûr ; on sait qu'elle ne cherche pas à nous éblouir pour nous glisser tout d'un coup une malice, une insolence, une calomnie. C'est par là, en particulier, qu'elle se distingue de Voltaire, à qui elle ferait penser par son esprit (CA, p. 383).

Voltaire sera d'ailleurs présenté par Calvet comme une prostituée, qui « se vend à la Prusse », dont le style a « le pied nu ». Sourire, respecter l'ordre établi, charmer sans éblouir ni provoquer, la marge est mince<sup>8</sup> !

### 3.4 *Intelligence et esprit*

Le réel travail de l'écrivaine est nié, ravalé à un effet de toilette. Les manuels concèdent à la femme de l'esprit, « un esprit brillant et ingénieux », mais pas d'intelligence ! L'association se poursuit : esprit → brillant → paillettes → parure → toilette → séduction. L'esprit est liquide et chatoyant, l'intelligence, solide et virile : « Des idées vraies et justes [...] brillent comme des éclairs passagers dans la production de cette intelligence virile » (Mme de Staël, CSV) ; « Il faudra attendre qu'une influence valéryenne marque l'œuvre, tard

connue, de Catherine Pozzi (1882-1927) pour que la poésie retrouve quelque chose des ambitions viriles » (L&M). Travail, intelligence, ambition, production, science<sup>9</sup>, sont viriles ! L'écrivaine doit demeurer dans un no woman's land intenable : le « ni fort savantes, ni fort ignorantes » de Mlle de Scudéry, repris en chœur par les manuels. La tactique argumentative des auteurs consiste à renvoyer les propres citations des écrivaines (les desservant) comme des vérités atemporelles, miroir de l'éternel féminin. L'auteur, fléau de la balance, valorise/dévalorise en faisant pencher tour à tour l'un ou l'autre des plateaux : équilibre précaire. Il faut être cultivée sans être pédante, spirituelle sans recherche, bonne sans fadeur, vertueuse sans être prude, naïve sans l'être trop, « se faire centre tout en s'effaçant » (DO, p. 208). « La femme doit être dans son corps comme si elle n'y était pas<sup>10</sup> ». C. de Pisan « est quelquefois exquise quand elle daigne être simple et oublier qu'elle est savante » (PJ), et George Sand, précise Lanson, « ne se pique pas d'observation scientifique, et a su éviter toutes les poses littéraires ; elle a fait simplement, avec bonhomie, son œuvre d'écrivain, sans plus d'embarras que si elle eût raccommoqué du linge ». C'est reléguer l'écrivaine à ses rôles sociaux traditionnels, nier son travail, son art, son initiative, ses ambitions :

**Un travail acharné [...] permet [à Christine de Pisan] d'acquérir une science étendue, quoique superficielle, et elle s'exerça dans bien des genres (C&S, p. 74). — Ses vues critiques ne résistent guère à un examen approfondi. Son information est étendue, mais superficielle (L&M, Mme de Staël, p. 14) — Mme Deshoulières tenta vainement de réussir dans la tragédie, et se fit même à cette occasion donner le conseil de « retourner à ses moutons » (JMJA, p. 56).**

Le grief d'œuvre proluxe, non scientifique et « trop didactique » s'applique étrangement à toutes les femmes qui, de C. de Pisan à Simone de Beauvoir, écrivaines engagées, ont publié pour gagner leur vie.

### 3.5 *La prolixité*

La femme écrivaine doit rester du côté du sujet (observation passive), de la sensibilité, du cœur, de l'inconscient, des pulsions de l'Imaginaire et se garder de rivaliser avec l'homme, du côté de l'objet, de la vue, de la raison, de la structure, du

Symbolique. « [C. de Pisan] écrivit sur toutes matières avec une rapidité suspecte et sans se donner le temps de réfléchir suffisamment. Cette fécondité excessive a nui à sa réputation » (PJ). La métaphore maternelle se retrouve pour G. Sand : « Une famille nombreuse de héros et d'héroïnes qui n'avaient de réalité que dans son imagination féconde » (CA). La femme a plus de mérite d'enfanter dans la vie qu'en littérature. La prolixité du récit, le flux de paroles, le bavardage irréfléchi, l'immixtion dans le Discours du Père, sont dénoncés. Aussi le lyrisme déclamatoire des revendications féministes ou socialistes doit-il écorcher la bouche des gentes dames habituées aux douces paroles pour messieurs à l'ouïe trop sensible ; les critiques ou l'ironie acceptées sont « doucement railleuses », « voilées », « enjouées <sup>11</sup> »...

#### 4. Histoire de fond

##### 4.1 Parallélisme et politique du reflet

Lorsqu'il y a échange intellectuel, celui de l'homme est le plus valorisé ; autour de la « célèbre liaison » de Mme de La Fayette avec La Rochefoucauld, Doumic précise que si son influence à elle « sur les éditions successives des *Maximes* est assez mince, il est probable que la part de La Rochefoucauld dans la composition de *La Princesse de Clèves* est plus grande. La mort de celui-ci fut pour son amie un coup terrible ». Simone de Beauvoir, « frappée d'admiration pour une intelligence qu'elle reconnaît supérieure à la sienne, subit l'ascendant de Sartre et devient sa compagne » (L&M).

On a souvent remarqué que les femmes, en littérature, manquent d'individualité et reflètent fidèlement le milieu intellectuel où elles ont vécu [...]. G. Sand a beaucoup de goût pour les idées ; mais chez elle, la pensée n'est ni vigoureuse ni originale. On a remarqué, non sans malice, qu'elle développe successivement les idées de tous les écrivains, artistes ou penseurs avec qui elle a été en relation. Elle semble d'ailleurs ne pas les toujours très bien comprendre. Les dissertations sont souvent obscures et confuses (DO, p. 558-559).

Mme de Sévigné subit volontiers l'influence des personnes avec qui elle se trouve ; et on peut suivre à travers sa correspondance ces influences changeantes ; on n'aime guère à trouver chez une femme une originalité qui s'impose et qui s'entête. Mme de Sévigné, et ce n'est point son moindre charme, a l'esprit très féminin. Elle se contente d'être le reflet mobile et séduisant d'une société (DO, p. 284).

Si les femmes sont plus « ingénieuses » qu'intelligentes, c'est qu'elles sont conditionnées à respecter et perpétuer les valeurs masculines : aussi Doumic note-t-il avec satisfaction que Marie de France « sait déjà donner à la morale un tour ingénieux ». Elles ont le mérite de donner un peu de vie, un tour nouveau à « des idées déjà répandues »...

#### 4.2 *Thèmes et vertus*

Heureusement, les écrivaines se calment et s'amendent ! « M. de Navarre revint à des sentiments religieux profonds qui la consolèrent de la politique, de la science et de la vie » ; G. Sand « tenta même de jouer un rôle politique. Prise de dégoût, très vite elle abdiqua [...]. Le monde avait oublié ou pardonné ses incartades ; elle vieillit respectée et aimée » (CA). C. de Pisan « avoue avoir trop écrit et sur trop de sujets et s'en excuse » (PJ) ; Simone de Beauvoir, qui intéresse surtout par son témoignage sur Sartre et le milieu existentialiste, « reconnaîtra d'ailleurs, dans une très intelligente autocritique », que ses thèmes sont trop didactiques (L&M). Sont d'abord valorisés la vertu, la modestie, la décence, le sérieux, l'équilibre, le bon sens, la femme élément modérateur, le dévouement, les rôles traditionnels d'épouse, de maîtresse de maison, de mère, très stéréotypés<sup>12</sup>. Les écrivaines « moralistes » et catholiques sont curieusement douées de qualités solides, viriles, comme l'intelligence, la vigueur des idées, la force, la raison, et sont « d'admirables éducatrices » : Mme de Maintenon, Mme de Motteville (le moraliste « Nicole en jupes », DO), Mme de Sévigné, sainte Thérèse. Leur but est, selon le mot de Mme de Maintenon, de « former des chrétiennes raisonnables ». L'analyse « très délicate, très féminine, de sentiments tendres, d'une émotion voilée et doucement mélancolique, un peu naïve » (L&M, Marie de France), confine à plaisir la femme à des sujets édulcorés. Par contre, les passions et l'imagination « exaltées » jusqu'au « délire », débridées, reprochées à Mme de Staël, à G. Sand, sont, quand il s'agit de l'amour divin, justifiées : « Sainte Thérèse fit œuvre d'art en laissant déborder, dans des stances brûlantes, les transports de l'amour divin » (JMJA). Chrétiennes, femmes fortes de l'Évangile, patriotes, la croyance en la bonté de Dieu et des hommes, une certaine nature, la beauté et le rêve sont leur opium<sup>13</sup> !

### 4.3 Religion et Patrie

L'athéisme de George Sand, le paganisme de la comtesse de Noailles, le protestantisme de M. de Navarre, de Mme de Maintenon ou de Mme de Staël, sont condamnés : « une protestante et une logicienne [Mme de Staël] refroidit [et défigure] les idées de Rousseau » (CA). La figure de Jeanne d'Arc fait le lien, féminin, entre la religion catholique et la patrie :

[Christine de Pisan] eut la consolation, avant de mourir, de saluer Jeanne d'Arc qui vengeait son sexe et la France, sa vraie patrie (CA, p. 87). Toutes ces humiliations de la France furent cruelles à cette étrangère dont le cœur était bien français ; avant de mourir, elle eut du moins la joie de saluer les victoires de Jeanne d'Arc (PJ, p. 121).

À l'opposé, le cosmopolitisme de Mme de Staël est vivement réprouvé :

Sur le caractère allemand, elle se trompe lourdement et la France du XIX<sup>e</sup> siècle a souffert de son erreur néfaste (CA). Par un procédé singulièrement dangereux, [...] par cette infiltration d'idées étrangères, [Mme de Staël] contribuait à entamer le caractère national de notre littérature : genevoise et cosmopolite, elle accentua cette mode du cosmopolitisme déjà si menaçante au XVIII<sup>e</sup> siècle (DO, p. 485).

Dans le même esprit culpabilisant et accusateur, Petit de Julleville justifie les Satires médiévales contre les femmes par « la faute d'Ève qui eut pour l'espèce humaine de si graves conséquences ».

### 4.4 Littérature « à thèse » et engagement

Une constante : la femme de tête n'a pas de cœur, elle est froide, égoïste ; « tout à fait égocentrique, peu artiste » (L&M, S. de Beauvoir) ; d'esprit hardi, sans pudeur, sans principes, sans illusions, sans scrupules, dangereuse, intrigante (Mmes du Deffand, de Tencin, de Staël), dominatrice ; écrivaine médiocre aux idées confuses ou superficielles. Mme de Staël est souvent tout cela : c'est un « idéologue » (DO), dont « la vigueur de la pensée » et l'« intérêt pour les doctrines et les systèmes » trahissent l'intelligence virile. Les revendications sociales, féministes, politiques des écrivaines sont assimilées à des « explosions de lyrisme », aux « orages de la passion », à l'anarchie et leurs œuvres sont désamorcées : « refroidies »,

vieillies, ridicules, d'une époque révolue. À voir « les thèses hardies, comme celle du divorce ou du mariage à l'essai [...] et surtout l'idée des vengeance que peut exercer une femme mariée contre son gré [...] Il est curieux de noter que, sur ce point du moins [*sic*], Molière était d'accord avec les Précieuses! » (L&M, Mariage et féminisme, *XVII<sup>e</sup> siècle*). Quant à « la volumineuse étude, *Le Deuxième Sexe* » de S. de Beauvoir : « [...] à l'en croire, il n'est pas plus d'«*éternel féminin*» que de «*nature humaine*»; [...] la thèse se trouve compromise par la méconnaissance de l'instinct maternel » (L&M, *XX<sup>e</sup>*); *méconnaissance*, ou déni d'un certain Savoir<sup>14</sup> ? « C. de Pisan, éprise de savoir, veut bien qu'une femme s'instruise; mais pour développer son intelligence, élever plus haut son cœur, non pour étendre son ambition, détrôner l'homme et régner à son tour » (PJ). Prière de ne pas casser ni retourner le miroir !

#### 4.5 Les écrits autobiographiques

Plus proche du langage de la vie que de celui du Savoir, l'écrivaine s'entend alors reprocher de raconter sa vie avec trop de complaisance pour ses maux, de se répandre, de s'épancher, sans pudeur, sans les déguisements de la fiction. La sincérité et le naturel, jusque-là exigés, deviennent tactiquement « curieux », « étonnants », « déplacés », anhistoriques. « Mlle de Launay a raconté seulement sa vie [...] obscure [...] rien qui intéresse de bien près l'histoire politique ou littéraire » (PJ). « Aussi bien, Mme de Sévigné n'a pas d'histoire » (DO); quant à la poésie féminine elle est fort délicatement faite « de rien » (L&M). Les auteurs aiment l'art inoffensif de « causer avec grâce ». Singulièrement, Calvet note, sous une reproduction de l'enlumineuse Anastaise, que C. de Pisan, « féministe [...] écrit dans une librairie confortable », quand on sait qu'elle souffrait du froid, de la faim, souvent, et de tracasseries judiciaires. Castex et Surer, plus compréhensifs, précisent qu'elle « maudit les exigences d'un métier qui la contraint à chanter quand son cœur soupire »; chanter se vend bien, déchanter, non ! Les textes autobiographiques comme « miroir tournant », dénonçant l'oppression, le vertige, l'éclatement, l'angoisse, la voix brisée, relèvent de la problématique de l'identité. Les plaintes, les témoignages gênants, le cri du ventre et l'éclat de rire ironique et subversif, « antidote à la

domination», la jouissance et la plénitude du chant, les «écrits par désir<sup>15</sup>», l'humour, sont refusés en tant qu'ils rendent autonomes, débusquent l'angoisse, la peur, libèrent<sup>16</sup>. Ayant quitté Paris et les luttes socialistes pour «son Berry» et le rôle traditionnel de grand-mère, G. Sand donne enfin «des récits d'une humanité plus large, d'une poésie souriante, d'une philosophie indulgente» (DO). Indifférents à son engagement socialiste, Doumic, Calvet et Lagarde et Michard louent à présent, dans ses romans champêtres, la pratique «par la charité et la bienfaisance» de son idéal humanitaire : «[...] ces paysans capables, dans leur simplicité, de délicatesse morale et d'émotion esthétique ravivent en nous le sens de la fraternité humaine, par-delà les différences de fortune, d'éducation et de culture». Ce *nous*, marque d'énonciation de Lagarde et Michard, sollicitant l'adhésion de l'étudiant(e), est émouvant de fraternité... à bon compte!

### La garante

Lorsqu'il ne s'agit plus ni de littérature, ni de «style simple comme dans un sourire naturel» (CA), ni de fête, mais de guerre, René Doumic prête sa plume d'Académicien au *Bulletin des Armées* :

**À vous tous, soldats de France, je viens donner des nouvelles de vos mères, de vos femmes, de vos filles [...] elles cousent, elles tricotent. [...] Si vous voyiez cet éclair qui brille dans leurs yeux, un éclair de fierté parce que vous êtes si braves! [...] vous seriez récompensés [...] Vous en aurez plus d'entrain et d'ardeur que jamais à vous battre pour elles. Car [...] plus que leurs tricots, ce qui vous fait chaud au cœur, c'est leur tendresse<sup>17</sup>.**

Le discours didactique littéraire est une scène politique où se jouent les idéologies! La femme est la garante d'une société outrageante qui prétend la faire servir à la gloire de ceux qui la dépouillent quotidiennement<sup>18</sup>. Au «sourire naturel» de l'indulgente écrivaine de charme fait tristement écho celui de la femme de *La Vingt-cinquième Heure* de Virgil Gheorghiu : à celle qui porte dans son âme et dans son corps le trauma de la seconde guerre mondiale, le photographe américain — souci du témoignage — lance un avenant «*Smiling! Keep smiling!*»

*Université Laval*



## Notes

- <sup>1</sup> Réponse de M. Jean d'Ormesson au discours du récipiendaire, Mme Marguerite Yourcenar, *Le Monde*, vendredi 23 janvier 1981, p. 19.
- <sup>2</sup> Christine de Pisan (1364-1430), dans *La Mutation de Fortune*.
- <sup>3</sup> Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1974, p. 225 ; et ce que Catherine Kerbrat-Orecchioni appelle *L'Énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin, 1980.
- <sup>4</sup> Consulter la *Bibliographie* du présent numéro.
- <sup>5</sup> Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1894, p. 996.
- <sup>6</sup> Après les Précieuses, les féministes bouc émissaire, dans l'article, par exemple, de Gérard Dubourg, « Féminisme et économie linguistique », *Québec français*, n° 43, octobre 1981.
- <sup>7</sup> Elena Gianini Belotti étudie l'influence des conditionnements sociaux sur la formation du rôle féminin dans la petite enfance et explique que les larmes des petites filles sont culturelles. *Du côté des petites filles*, Paris, Des Femmes, 1974. Cf. aussi la note 16.
- <sup>8</sup> À partir de ce schème de type obligatoire/restrictif, étudiez l'ambiguïté charme/sexisme de la publicité, la mauvaise foi dans les procès pour viol, plaquer/provoquer. Cf. l'article de Lise Lachance, « Viol : les tribunaux suivent les stéréotypes », *Le Soleil*, 3 octobre 1981, p. C-7.
- <sup>9</sup> « Il y a pour le sexe une pudeur sur la science presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice ». Fénelon, dans son *Traité de l'éducation des filles*, chap. VII, cité par Doumic.
- <sup>10</sup> Béatrice Slama, « Femmes écrivains », *Misérable et glorieuse la femme du 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1980, p. 235.
- <sup>11</sup> Dans *Les Mots et les Femmes* de Marina Yaguello, Paris, Payot, 1979, « on dit d'un homme qu'il conteste et d'une femme, qu'elle est hystérique » (p. 151). « La maîtrise de parole, de la parole signifiante, assertive, fonctionnelle, est donc un instrument d'oppression mâle comme elle est l'instrument de la classe dominante » (p. 42).
- <sup>12</sup> L'écrivaine est jugée dans son rapport à la famille, au couple traditionnel. G. Sand par exemple, après sa séparation, « mène alors une existence très libre, parfois jusqu'au scandale. Les hommes se succèdent dans sa vie » (L&M). Consulter *L'Analyse des stéréotypes masculins et féminins dans les manuels scolaires au Québec, à l'élémentaire et au secondaire*, par Lise Dunnigan, Québec, Conseil du Statut de la Femme, 1975.
- <sup>13</sup> Sans la beauté, les revendicatrices, les féministes sont laides (L&M) ; sans rêve, elles sont « sans illusion » (CA) ; trop proches de la nature, elles sont sorcières...
- <sup>14</sup> « Qu'est-ce donc que le savoir sinon cette capacité du sujet de reconnaître sa place et sa fonction dans un ensemble homogène ? Et qu'est-ce que le pouvoir sinon l'acte par lequel le sujet vérifie son savoir ? » J.C. Coquet, *Sémiotique littéraire*, Paris, Delarge, 1973, p. 173.
- <sup>15</sup> Virginia Woolf, *Trois Guinées*, [écrit en 1938], Paris, Des Femmes, 1978, p. 305, p. 180.

- 
- <sup>16</sup> « Le cri est refusé tout comme le rire [de Déméter] dont il est l'équivalent inversé, de défense contre la mort ; c'est un refus explicite de maternité, de sexualité, d'exogamie, au profit de la chasteté, de la société des hommes, de la paternité totale. » Catherine Clément, *Miroirs du sujet*, coll. 10/18, 1975. Lanson discerne bien que « par la négligence de sa composition, G. Sand imite plus exactement le perpétuel devenir de la vie », une autre conception de l'écriture, de la vie, des hiérarchies.
- <sup>17</sup> René Doumic, « Toutes les femmes de France », *Le Devoir*, jeudi 12 novembre 1914, p. 5 ; reproduit du *Bulletin des Armées*.
- <sup>18</sup> Béatrice Slama, *op. cit.* À lire, parmi d'autres, pour toutes les écrivaines que vous ne trouverez jamais dans les manuels scolaires. Et consulter l'article de Janine Boynard-Frot, « Les écrivaines dans l'histoire littéraire québécoise », *Voix et images*, automne 1981, p. 147-167.
-